

2005

« De Africa nunquam satis ». On ne se lasse jamais de l'Afrique: Leçon académique de départ de l'Institut catholique de Paris

Paul Coulon

Follow this and additional works at: <https://dsc.duq.edu/memoire-spiritaine>



Part of the [Catholic Studies Commons](#)

Recommended Citation

Coulon, P. (2005). « De Africa nunquam satis ». On ne se lasse jamais de l'Afrique: Leçon académique de départ de l'Institut catholique de Paris. *Mémoire Spiritaine*, 21 (21). Retrieved from <https://dsc.duq.edu/memoire-spiritaine/vol21/iss21/11>

This Chroniques et commentaires is brought to you for free and open access by the Spiritan Collection at Duquesne Scholarship Collection. It has been accepted for inclusion in Mémoire Spiritaine by an authorized editor of Duquesne Scholarship Collection.

De Africa nunquam satis
On ne se lasse jamais de l’Afrique
Leçon académique de départ
de l’Institut Catholique de Paris

*Paul Coulon **

Le 23 juin dernier, la faculté de théologie de l’Institut catholique de Paris organisait une séance académique à l’occasion du départ à la retraite – à 65 ans selon les statuts – de trois professeurs : Paul De Clerck, de l’Institut supérieur de liturgie (ISL), François Brossier, de l’Institut supérieur de pastorale catéchétique (ISPC) et Paul Coulon, de l’Institut de science et de théologie des religions (ISTR). Chacun de ces enseignants a prononcé une leçon académique de départ, qui sera publiée ultérieurement dans la revue de l’Institut catholique. On trouvera ci-dessous le texte de Paul Coulon, dont on verra qu’il a un rapport étroit avec ce qui est au cœur de la revue Mémoire Spiritaine...

Chers collègues et amis,

Parlant à la fin d’une séance comme celle-ci, après d’éminents collègues et néanmoins amis, avant de passer aux choses sérieuses qui nous attendent dans une autre salle, j’ai conscience qu’il va me falloir faire court – redoutable défi, diront ceux qui me connaissent... – et pas trop pesant : grave

* Voir la présentation de l’auteur à la fin de l’article.

et léger, comme nous y invite un proverbe peul qu'Amadou Hampaté Bâ aimait beaucoup citer : *Toujours trop sérieux n'est pas très sérieux* ¹...

Admirable transition pour vous dire que je voudrais surtout parler de l'Afrique, qui m'était échue en quelque sorte au sein de l'ISTR. C'est sur elle que je voulais titrer cette « leçon ». Pour ce faire, j'avais pensé à une citation célèbre : « *Et d'Afrique il sort toujours choses nouvelles* », que, de mémoire, je croyais être de Léon l'Africain (c. 1492-c. 1554). Renseignement pris auprès d'une librairie spécialisée, Léon l'Africain a bien écrit cela. Mais dans son exact contemporain, Rabelais, on trouve également : « *Afrique apporte toujours quelque chose de nouveau* » ; tous les deux ayant probablement trouvé la formule dans Pline qui disait bien mieux en latin : *Ex Africa semper aliquid novi*. Pour ne pas prendre parti entre les auteurs, j'ai préféré détourner – malicieusement, je le reconnais – une citation mariale de saint Bernard (me semble-t-il) et donner à cette communication le titre latin suivant : *De Africa nunquam satis*, que je traduirai « modernement » par : *On ne se lasse jamais de l'Afrique...*

-I-

Fragments raisonnés d'un itinéraire

Comme on nous l'a demandé, je vais tout d'abord résumer brièvement mon parcours intellectuel et professionnel qui commence bien avant mon arrivée, pour l'année universitaire 1994-1995, dans cet établissement, à un âge déjà bien mûr... Il y a eu, en effet, pour moi, une longue vie *avant* la Catho ; j'espère qu'il y en aura une *après* la Catho !...

De la vocation intellectuelle dans une congrégation apostolique

Commençons par un souvenir personnel remontant à l'été 1964 ! « *En ce temps-là, nous étions jeunes et larges d'épaule* ² » : une bonne vingtaine de

1. Par exemple, dans un entretien filmé en 1969 par Ange Casta et Enrico Fulchignoni, dans lequel Amadou Hampaté Bâ répond aux questions de Pierre Dumayet et de sa pipe...

2. On reconnaîtra le début d'une ballade des années quatre-vingt, de Bernard Lavilliers : *On the road again*.

spiritains français en train de préparer notre engagement définitif, peu avant notre ordination sacerdotale. Tous, nous ne vivions que pour la mission, avec la ferme intention de la rajeunir dans la ligne du Concile Vatican II en plein déroulement. Certains – en tout cas au moins un... – avaient de bonnes raisons de penser qu'ils ne se retrouveraient pas tout de suite en Afrique, destinés qu'ils étaient à l'enseignement. Alors, est-ce que cela avait un sens de prendre un engagement dans une congrégation missionnaire avec la perspective de se retrouver enseignant ? Le spiritain normalement constitué rêve à la poussière rouge des pistes de latérite plus qu'à la poussière blanche de la craie des tableaux ! Consulté, dom Bernard Besret, de Boquen, qui nous prêchait admirablement cette retraite des vœux perpétuels – qui se tenait à l'abbaye de La Pierre-Qui-Vire –, me fit une réponse pleine de sagesse monastique. « Le frère hôtelier d'un monastère, me dit-il, qui passe son temps à accueillir et à parler, n'en participe pas moins pour autant à la vocation contemplative de ses frères dont il protège le silence et permet la prière... » Comme un monastère, une congrégation a l'avantage d'être un véritable *corps* constitué qui offre la possibilité d'utiliser toutes les compétences en donnant à chacun de ses membres une vive conscience intérieure – *mystique* – de participer à la *même* mission. Certains se font tuer sur le terrain ; d'autres racontent leur martyre : En tout et en tous, Dieu est glorifié, comme dirait saint Paul !

Ainsi donc, même dans la congrégation du Saint-Esprit, il faut quelques scribes ! Il se trouve qu'en 38 ans de « carrière », à part 4 passionnantes années passées au Congo/Brazzaville – plus quelques autres voyages en Afrique – et 4 années (intenses) passées à la prison de Fresnes... comme aumônier de la maison d'arrêt des femmes, j'ai toujours été dans l'enseignement et la recherche, essentiellement dans trois domaines : – *l'anthropologie culturelle* appliquée à la compréhension de l'Afrique ; – *l'histoire religieuse contemporaine*, appliquée à la mission en direction de l'Afrique, en particulier à partir des exemples spiritains (bons ou mauvais !) ; – le troisième étant *la théologie missionnaire*, mais là encore appliquée plus particulièrement à l'espace africain.

Les sources d'une spécialisation africaine

Pour la sociologie et l'anthropologie culturelle, je dois ma formation aux jésuites de l'Institut d'Études Sociales de l'université Grégorienne (Rome) où j'ai fait mon habilitation initiale au doctorat en théologie, option morale

sociale³ ; ensuite, aux dominicains du Centre Thomas More de L'Arbresle qui m'ont permis en 1970 de suivre les formidables enseignements de Jean Séguy, Henri Desroche, Roger Bastide et Paul Ricœur, avant que, rentrant d'Afrique, je ne suive ici même le séminaire Luneau/Kowalski... Je me dois, en effet, de reconnaître la dette que j'ai, aussi bien pour la science que pour l'amitié, envers René Luneau : d'autant plus que nous nous trouvons aujourd'hui complices au sein des éditions Karthala, tous les deux directeurs de collections essentiellement tournées vers l'Afrique.

Pour l'histoire, je dois tout à deux séminaires suivis pendant plusieurs années chacun : celui de Jean-Marie Mayeur à Paris IV et celui de Bernard Plongeron à l'Institut catholique de Paris, dont je fus secrétaire de publication pendant sept ans. C'est grâce à eux que, dès 1988, – au lieu de terminer tout de suite ma thèse, je le reconnais ! – j'ai dirigé et en grande partie rédigé un énorme livre paru dans la collection Cerf-Histoire qui renouvelait considérablement l'approche de cette figure fondamentale pour la mission en Afrique au XIX^e siècle que fut *le P. Libermann*, et qui était préfacé – je m'en glorifie, parce que c'est une reconnaissance *et* de Libermann *et* de mon travail – par Léopold Sédar Senghor⁴ !

On ne se méfie jamais assez des restaurants chinois

En 1994, alors que j'étais occupé à lancer une revue d'histoire missionnaire qui fête son dixième anniversaire cette année⁵, je suis finalement tombé dans le giron de la Catho, victime de deux redoutables « chasseurs de tête » qui me recrutèrent chacun lors d'un repas au voisin restaurant chinois... On ne se méfie jamais assez des restaurants chinois ! C'est là que Joseph Doré – encore doyen – me persuada de prendre la direction du cours de théologie de la mission à l'ISTR. C'est là que Claude Bressolette – devenant doyen – me convainquit qu'il avait besoin de moi pour les Travaux Dirigés d'histoire contemporaine... Sans parler d'Abel Pasquier, ce cher ami disparu, qui me promettait pour l'année suivante le cours d'introduction aux religions africaines, cours qui avait disparu de l'ISTR et qu'il était urgent de restaurer...

3. Après avoir eu la chance de passer tout le temps du Concile à Rome pour ma théologie...

4. Paul COULON et Paule BRASSEUR (dir.), *Libermann (1802-1852)*. Une pensée et une mystique missionnaires, Paris, Cerf, 1988, 942 p. (Col. Cerf-Histoire).

5. Revue *Mémoire Spiritaine*, N° 1 en avril 1995, N° 20 en décembre 2004 : soit 3 500 pages sur la diffusion et l'inculturation du christianisme à travers l'histoire – pas uniquement spiritaine –, traitée par des historiens spécialisés français et étrangers...

Je ne ferai pas ici le bilan de mes onze années d'enseignement passées dans cette maison. Je pourrais peut-être m'abriter derrière deux aphorismes de grands maîtres de l'humour parlant sans doute de professeurs. Le premier : *Il n'avait rien à dire, mais il le disait très bien* ; le second : *Il y en a qui parlent, qui parlent... jusqu'à ce qu'ils aient trouvé quelque chose à dire...*

Heureusement, comme dit un proverbe de chez nous – dont vous apprécierez la pertinence dans mon cas –, qu'*À brebis tondue, Dieu mesure le vent*, car il est probable que si on m'avait dit dès le départ que j'allais, en plus, me retrouver directeur de l'ISTR, j'aurais reculé... Tout compte fait, j'en ai profité pour maintenir vivant le secteur « Afrique » à l'ISTR. Et si on me le permet – précaution purement oratoire ! –, je voudrais dans la deuxième partie de cette intervention reprendre un thème que j'ai traité ailleurs et qui me tient particulièrement à cœur : *le dialogue interreligieux*, non pas avec l'islam, non pas avec le bouddhisme, mais – ce que l'on considère beaucoup moins souvent –, *avec les religions traditionnelles africaines*.

-II-

Dialoguer avec les religions traditionnelles africaines

Mesurer le chemin parcouru

Mesurons tout d'abord le chemin parcouru en quatre dates. En 1866, rentrant du Haut-Nil, Sir Samuel Baker déclare :

« Aucune des races du Bassin du Nil, sans exception, ne possède une croyance en un Être suprême ni aucune forme de culte ou d'idolâtrie ; l'obscurité de leur esprit n'est même pas éclairée par un rayon de superstition. Ils ont l'esprit aussi stagnant que les marais qui fondent leur monde étriqué ⁶. »

En 1948, l'ethnologue Marcel Griaule écrit des Dogon du Mali :

« Ces hommes vivent sur une cosmogonie, une métaphysique, une religion qui les mettent à la hauteur des peuples antiques et que la christologie elle-même étudierait avec profit ⁷. »

6. Cité par : Louis-Vincent THOMAS et René LUNEAU, *La Terre africaine et ses religions*. Traditions et changements, Paris, Larousse, 1975, p. 9.

7. Marcel GRIAULE, *Dieu d'eau*. Entretiens avec Ogotemméli, Paris, Éditions du Chêne, 1948, p. 8.

Le 10 avril 1994, une célébration solennelle ouvre le Synode africain et la basilique Saint-Pierre de Rome est remplie du rythme des instruments traditionnels accompagnant les danseuses africaines : du jamais vu...

Le 15 septembre 1995, devant Jean-Paul II venu promulguer à Yaoundé les conclusions du Synode, le professeur Pierre Titi Nwel prend la parole⁸ « au nom de la religion traditionnelle » et fait ensuite le commentaire suivant :

« On peut minimiser cet événement, on peut même en sourire, dans la mesure où il met en scène un chrétien dans le rôle de grand païen. Personnellement, ce fait ne m'a ni étonné, ni laissé indifférent. J'ai même été troublé par tant de considération accordée aujourd'hui au paganisme par l'Église Catholique. »

Au XIX^e siècle, porteurs de leur culture occidentale constituant à leurs yeux la flèche du « progrès » – la *civilisation* même –, les premiers explorateurs et les premiers missionnaires n'avaient aucune idée de ce qu'on appelle aujourd'hui une *culture* : ce mode de vie et de pensée structuré par lequel tout groupe se situe dans l'univers en apportant une réponse aux questions essentielles – matérielles, métaphysiques, religieuses – que tous les hommes de tous les temps se posent. Mais, depuis un siècle et demi, un extraordinaire chemin de découverte de l'homme africain et de ses cultures a été parcouru grâce aux travaux aussi bien de savants ethnologues (M. Griaule, G. Balandier, M. Augé, L.-V. Thomas, R. Bureau, Ph. Laburthe-Tolra...) que de missionnaires ethnologues (Mgr Leroy cssp, le P. Tempels ofm, le P. Aupiais sma, le P. Gravrand cssp, le P. Luneau op, le P. Maurier pb, le P. de Rosny sj, le P. Eschlimann sma, le P. Gérard Meyer cssp...), sans parler ici du monde anglophone.

La conversion de l'Église

Pour faire vite, disons : avec Vatican II, nous assistons à une conversion de l'Église dans sa compréhension chrétienne des religions du monde⁹. Les religions traditionnelles africaines bénéficient de ce nouveau regard. Paul VI avait inauguré son pontificat par une encyclique sur le dialogue (« L'Église se fait conversation¹⁰ »). Avant même la fin du Concile, il crée un *Secrétariat*

8. Texte communiqué à Paul Coulon par l'Auteur lors de l'un de ses passages à Paris.

9. Cf. *Nostra Aetate*, n° 1-2 ; *Lumen Gentium*, n° 16 ; *Ad Gentes*, n° 22.

10. *Ecclesiam suam* (1964), n° 67.

pour les non-chrétiens (1964) qui, dès 1969, publie un long et beau texte, écrit par le père Henri Gravrand cssp, sous le titre *À la rencontre des religions africaines*¹¹. Les premiers mots de l'Avant-propos du cardinal Marella sont sans ambiguïté : « Les religions de l'Afrique appartiennent à l'humanité. »

Mais c'est sous Jean-Paul II que se développent en véritable théologie du dialogue interreligieux les nouveaux principes posés par le Concile, repris avec force dans l'affirmation de sa première encyclique : « L'homme est la route première et fondamentale de l'Église¹². »

En 1988, juste avant que le Secrétariat ne change de nom pour devenir le *Conseil Pontifical pour le Dialogue Interreligieux*, avec à sa tête le cardinal nigérian Arinze, les évêques d'Afrique et de Madagascar reçoivent une lettre sur « Pastorale et religion traditionnelle africaine¹³ » qui représente une véritable nouveauté dans son approche simple d'une réalité complexe. Le vieux mot *animisme* est récusé ; on reconnaît que la religion traditionnelle africaine « représente le contexte religieux et culturel dans lequel ont vécu la plupart des chrétiens d'Afrique et dans lequel ils vivent encore » ; elle « est encore vivante et dynamique ».

À quelques mois du Synode africain, le 21 novembre 1993, le Conseil revient sur ce thème, l'élargissant au monde entier, dans un texte bref et très structuré, signé du cardinal Fr. Arinze et de Mgr M. Fitzgerald : « *L'attention pastorale aux religions traditionnelles*¹⁴ »

Sur ce même thème, les textes préparatoires au Synode africain reprendront les termes et le fond même de ces deux textes, amplifiés par les réponses reçues des Églises. Les Pères du Synode africain de 1994, dans leurs débats comme dans leurs propositions, ainsi que Jean-Paul II dans l'exhortation *Ecclesia in Africa* qu'il en tirera et qu'il donnera le 14 septembre 1995 à Yaoundé, reviendront tous avec force sur ce thème du dialogue avec la Religion Traditionnelle Africaine (RTA).

Dialoguer avec la RTA, pour quoi faire ?

Certes, dans les statistiques, 15 % de la population du continent africain restent classés comme appartenant aux religions traditionnelles. Mis à part le

11. SECRETARIATUS PRO NON-CHRISTIANIS, *À la rencontre des religions africaines*, Roma, Ancora, 1969, 187 p.

12. *Redemptor Hominis* (1979), n° 14

13. DC, 5 juin 1988, n° 1963, p. 566-567.

14. DC, 20 février 1994, n° 2088, p. 168-170.

cas du *vodoun* organisé et structuré avec temples et responsables, la religion traditionnelle en Afrique se confond avec le groupe et le terroir reçu des *ancêtres*, omniprésents dans la vie quotidienne. La religion fait corps avec la culture du groupe, les coutumes locales, et n'est pas visible sous forme d'*église* au sens sociologique du terme. Sous une diversité de pratiques et de représentations – des Afrique existent –, on repère toutefois un tronc commun : « la croyance en un monde invisible, peuplé d'êtres actifs et conscients, que certains peuples ont rendu soit par le terme nuit, soit par celui de mystère » (Pierre Titi Nwel).

Le premier dialogue consiste à se faire proche par l'intelligence et le cœur de ces cultures : de ses mythes, de ses rites, de ses façons de vivre et de mourir. Certes, tout est mouvement et histoire dans les cultures, et il ne faut pas rêver romantiquement d'une Afrique dont la cohérence ancienne des civilisations n'existe plus. Mais le mouvement même qui pousse à en comprendre la logique et la cohérence les insère avec dignité dans le patrimoine intellectuel et spirituel de l'humanité. Plus d'un étudiant africain, au cours d'études en France – à l'ISTR même, m'a-t-il été dit –, a redécouvert avec passion le sens de ce qu'il avait vu et reçu par bribes durant son enfance au pays...

En 1995, à Yaoundé, en s'adressant à Jean-Paul II, le professeur Titi Nwel formulait « au nom des sans-voix de la foi de nos pères », les trois souhaits que voici :

- « 1) Que les acteurs sur le terrain du dialogue inter-religions que vous avez initié considèrent avec soin et objectivité le ou les points de rupture réels entre le projet de salut en Jésus-Christ que propose le christianisme et la quête permanente de la vie et de la survie que nous avons héritée de nos aïeux.
- 2) Qu'ils sachent apprécier à leur juste valeur les pratiques sociales qui concourent au maintien de la paix et de la cohésion dans les familles et aux moyens desquels les individus et les groupes sociaux luttent contre le mal et la maladie.
- 3) Que dès les premières années du Millénaire qui commence, l'Être Suprême que nos pères ont servi et que bon nombre parmi nous servent encore de diverses manières, apparaisse en terre africaine sous les traits du Dieu, Père de tous les hommes, dont vous êtes le héraut. »

L'inculturation comme véritable dialogue

Au dernier souhait exprimé, on voit bien que les chrétiens africains n'entendent pas retourner à quelque premier âge d'or mais soumettent à

examen et à évolution leur héritage religieux traditionnel. Dans le fond, le véritable dialogue, aujourd'hui, dans les communautés chrétiennes, est en réalité *un dialogue intrareligieux* : c'est chaque chrétien africain qui confronte en lui-même – chaque communauté en elle-même – sa foi chrétienne et son héritage traditionnel. Il ne suffit pas de dire qu'il faut prendre ceci et rejeter cela, que tel rite de la tradition peut être intégré dans la liturgie de la naissance ou des funérailles, etc.

Le véritable dialogue interreligieux relève en définitive de *l'inculturation* comprise dans son sens le plus profond. Surtout pas quelque chose que l'on décrète, quelque chose que telle autorité ou tel théologien pense pour les autres. En 1982, le théologien Sidbe Sempore disait, avec bien plus de force que ne le dira le Synode africain, ce qui lui semblait le fond du problème :

« Il n'est pas sûr que, pour s'incarner dans un peuple, l'Évangile exige le suicide des religions ou leur anéantissement. Peut-être faut-il inverser les perspectives et souhaiter l'émergence d'Églises nées de l'hospitalité accordée à l'Évangile par des religions matrices. [...] Il s'agit d'admettre la possibilité d'une conversion chrétienne des religions, le Christ entrant dans la mentalité et les gestes religieux des peuples pour y apposer son sceau libérateur ¹⁵. »

Seule la vie – vécue et réfléchie – des communautés chrétiennes africaines sous l'action de l'Esprit Saint permettra de mettre au monde une façon proprement africaine d'être chrétien. Comme le prédisait jadis avec humour le cardinal Malula : « L'accouchement s'annonce difficile, mais l'enfant sera nègre ! »

-III-

De quelques réflexions conclusives

En guise de conclusion, je voudrais terminer par quelques réflexions personnelles sur mes années à l'ISTR, dont huit dans l'équipe de direction, puisque *Jean Joncheray* m'a proposé d'y entrer en remplacement d'*Abel Pasquier* dès la rentrée 1997. En 1999, à mon grand étonnement, je devais

15. Sidbe SEMPORÉ, « Le défi des Églises afro-chrétiennes », *Lumière et Vie*, t. xxxi, septembre-octobre 1982, n° 159, p. 53.

succéder à Jean à la tête de l'ISTR. Je voudrais souligner ici combien il a été profitable et agréable de toujours travailler en équipe. J'ai une grande admiration et amitié pour *Jean Joncheray* ! Et nul doute, que ce qui a rendu supportables mes 6 années comme directeur, c'est que j'ai été admirablement encadré dans le bureau de l'ISTR par Dennis Gira et François Bousquet. Il a été si agréable de travailler ensemble : il y a eu plus d'humour et de rires que de sang et de larmes !... On ne soulignera jamais assez le rôle de *Dennis Gira*, la mémoire vivante de l'ISTR depuis 17 ans et sa respiration extérieure en raison de son travail à Bayard : les directeurs passent, Dennis reste ! *François Bousquet* – qui nous a apporté, lui, sa longue mémoire de la Faculté et son ouverture théologique tous azimuts – va prendre la direction à un moment où l'ISTR, par son insertion dans le « pôle de théologie pratique », doit trouver une nouvelle façon d'être car le contexte a bien changé.

J'ai conscience que mes 6 années de direction de l'ISTR ont été des années de transition dans une histoire qui arrive à ses 40 ans et qui a vu se modifier totalement la conjoncture ecclésiale et française, et donc la problématique que l'ISTR doit mettre en œuvre.

Lors de sa fondation en 1967, les locaux de l'ISTR – fort symboliquement – se trouvaient situés Rue du Bac, chez les Missions Étrangères. L'ISTR a été fondé dans un contexte prioritairement *missiologique* : la majeure partie de ses étudiants était constituée de membres des congrégations missionnaires. Si on se penchait sur les religions du monde, c'était surtout dans la perspective de rencontrer ces religions ailleurs, sur place, dans les cultures du monde, dans la ligne conciliaire d'une annonce respectueuse et renouvelée de l'Évangile. Pour ce qui était de la France, on se penchait sur l'athéisme, le marxisme, l'incroyance et la sécularisation.

Depuis une vingtaine d'années, la perspective s'est renversée. La mission *Ad gentes* en a pris un coup ! et les candidats des instituts missionnaires ont diminué jusqu'à pratiquement disparaître sous nos latitudes. Les religions du monde, en revanche, sont venues chez nous : l'islam, le bouddhisme, etc., demandant, du coup, que soient réfléchies en France *des pratiques ecclésiales* de rencontre des autres religions (d'où le fondement du rattachement de l'ISTR au pôle de théologie pratique...). Théologiquement et pratiquement, le pôle du *dialogue* a pris le dessus par rapport au pôle *missiologique*.

Mais Jean-Paul II, qui a si fort « boosté » le dialogue interreligieux depuis *Assise 1986*, n'a pas manqué de rappeler qu'il fallait tenir à la fois – véritable oxymore chrétien – « *Annnonce et Dialogue* ». Voilà pourquoi je suis particulièrement heureux de deux innovations que nous avons collectivement pensées ces dernières années : la création réussie – Merci *Henri de La Hougue* ! –

d'un *Certificat d'aptitude pour la pastorale du dialogue islamo-chrétien* et la mise au point toute récente, à côté d'un « master » de dialogue interreligieux, d'un « master » de *missiologie* sur les nouvelles voies de l'évangélisation. Et je ne parle pas d'autres projets en gestation plus ou moins avancée, comme celui d'un « master » pratique d'enseignement du fait religieux...

Bref, en quittant l'ISTR et l'Institut Catholique de Paris, rattrapé par l'âge de la retraite, j'ai un peu l'impression d'être comme Moïse sur le mont Nebo qui a quelques regrets de n'apercevoir que de loin la terre promise pour laquelle il s'est tant dépensé ! Mais j'ai de bonnes raisons de ne pas être mécontent quand je vois, par exemple, que *Bede Ukwuije cssp* – qui a fait sa maîtrise à l'ISTR – va bientôt soutenir une thèse qui part très exactement du point que j'ai défendu plus haut – le respect dialogal des cultures africaines – pour aller plus loin dans la réflexion théologique ; je le cite :

« [...] Nous devons quitter l'ethnophilosophie et la métaphysique qui ont constitué les ressorts de la théologie africaine jusqu'à maintenant, pour renouer avec la Révélation trinitaire où Dieu se révèle comme relation et histoire. [...] S'il fallait hier affirmer un Dieu africain pour contester la colonisation et la domination occidentale, il importe aujourd'hui de retrouver un Dieu chrétien pour travailler au vivre ensemble dans un contexte de pluralisme religieux. »

Enfin, aidera sûrement au renouvellement de l'approche de l'Afrique contemporaine, à l'ISTR, le fait que, pour me remplacer dans mon cours sur les religions africaines, nous avons pu – et j'en suis heureux – recruter un Africain, *Pierre Diarra*, docteur en anthropologie de Paris-IV et docteur en Théologie de cette maison. Il est temps, en effet, que l'Afrique parle par elle-même, car, pour terminer en citant encore une fois Amadou Hampaté Bâ : « Quand la chèvre est présente, il ne faut pas bêler à la place de la chèvre ¹⁶. » Je vous remercie *.

16. Dans l'entretien de 1969, déjà cité, à propos de l'histoire de l'Afrique dont Amadou Hampaté Bâ demandait avec insistance qu'elle soit écrite par des Africains.

* Paul Coulon, spiritain, a passé quatre années au Congo, notamment comme journaliste à *La Semaine Africaine* (Brazzaville). Directeur (1999-2005) de l'Institut de Science et de Théologie des Religions (ISTR) à l'Institut catholique de Paris où il était enseignant (Ethnologie religieuse africaine, Histoire des missions, Théologie de la Mission). Directeur de la revue *Mémoire Spiritaine*, il s'est spécialisé depuis vingt ans dans les sources spiritaines, principalement libermanniennes. C'est sur Libermann qu'il a soutenu sa thèse en Histoire des Religions – Anthropologie Religieuse (Paris-Sorbonne, Paris IV) et en Théologie (Institut Catholique de Paris). Il collabore aux revues *Spiritus* et *Pentecôte sur le monde*. Directeur de la collection *Mémoire d'Églises* aux éditions Karthala. Membre titulaire de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer.